

Vous mettez les holas en écoutant l'auteur,
Vous égalez ce dictateur
Qui dictait tout d'un temps à quatre.

C'étoit, ce me semble, Jules César : il faisait à la fois quatre dépêches sur quatre matières différentes. Vous ne lui devez rien de ce côté-là ; et il me souvient qu'un matin, vous lisant des vers, je vous trouvai en même temps attentive à ma lecture et à trois querelles d'animaux. Il est vrai qu'ils étaient sur le point de s'étrangler : Jupiter le conciliateur n'y aurait fait œuvre. Qu'on juge par là, madame, jusqu'où votre imagination peut aller quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille sortes d'ouvrages, et en jugez bien.

Vous savez dispenser à propos votre estime ;
Le pathétique, le sublime,
Le sérieux, et le plaisant,
Tour à tour vous vont amusant.
Tout vous duit, l'histoire et la fable,
Prose et vers, latin et français.
Par Jupiter ! je ne connais
Rien pour nous de si favorable.
Parmi ceux qu'admet à sa cour
Celle qui des Anglais embellit le séjour,
Partageant avec vous tout l'empire d'Amour,
Anacréon et les gens de sa sorte,
Comme Waller, Saint-Evremond, et moi,
Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettrait Anacréon chez soi ?
Qui bannirait Waller et la Fontaine ?
Tous deux sont vieux, Saint-Evremond aussi :
Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrène
Gens moins rldés dans leurs vers que ceux-ci ?
Le mal est que l'on veut ici
De plus sévères moralistes.

Anacréon s'y tait devant les jansénistes.
Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes,
Vous devez priser ces auteurs
Pleins d'esprit et bons disputeurs.
Vous en savez goûter de plus d'une manière :
Les Sophocles du temps et l'illustre Molière
Vous donnent toujours lieu d'agiter quelque point.
Sur quoi ne disputez-vous point ?

A propos d'Anacréon, j'ai presque envie d'évoquer son ombre ; mais je pense qu'il vaudrait mieux le ressusciter tout à fait. Je

autant de chiens que vous en avez. *Œuvres de Chaulieu*, édition de 1774, in-8°, t. II, p. 162 et 167.

⁴ VAR. Dans les *Œuvres posthumes*, les hola ; dans les éditions, le hola ; dans l'autographe, les holas.

⁵ C'est à-dire, tout vous convient, tout vous plaît, tout vous appartient.

m'en irai pour cela trouver un gymnosophe, de ceux qu'alla voir Apollonius Tyaneus¹. Il apprit tant de choses d'eux, qu'il ressuscita une jeune fille². Je ressusciterai un poète. Vous et madame Mazarin nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre, M. Waller et M. de Saint-Evremond³, le vieux Grec⁴, et moi. Croyez-vous, madame, qu'on pût trouver quatre poètes mieux assortis ?

Il nous ferait beau voir parmi de jeunes gens
Inspirer le plaisir, danser, et nous ébattre,
Et, de fleurs couronnés ainsi que le printemps,
Faire trois cents ans à nous quatre.

Après une entrevue comme celle-là, et que j'aurai renvoyé Anacréon aux champs Élysées, je vous demanderai mon audience de congé. Il faudra que je voie auparavant cinq ou six Anglais, et autant d'Anglaises (les Anglaises sont bonnes à voir, à ce que l'on dit). Je ferai souvenir notre ambassadeur⁵, de la rue Neuvedes-Petits-Champs, et de la dévotion que j'ai toujours eue pour lui. Je le prierai, et M. de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce sont à peu près toutes les affaires que je puis avoir en Angleterre. J'avais fait aussi dessein de convertir madame d'Hervart, madame de Gouvernet, et madame d'Helang⁶, parce que ce sont des personnes que j'honore ; mais on m'a dit que je ne trouverais pas les sujets encore assez disposés. Or je ne suis bon, non plus que Perrin-Dandin, que quand les parties sont lasses de contester⁷. Une chose que je souhaiterais avant toutes, ce serait que l'on me procurât l'honneur de faire la révérence au monarque ; mais je ne l'oserais espérer. C'est un prince qui mérite qu'on passe la mer afin de le voir, tant il a de qualités convenables à un sou-

¹ Apollonius de Tyane, philosophe pythagoricien, devenu célèbre par ses voyages et ses prétendus miracles. Il florissait dans le premier siècle de l'ère chrétienne, et fut divinisé après sa mort.

² Ce fait est raconté par Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane, liv. IV, ch. XLV, t. IV, p. 155 de la *Traduction française*, édition de 1779, in-12.

³ Dans l'autographe, la Fontaine a toujours écrit Saint-Evremond.

⁴ Anacréon.

⁵ Barillon.

⁶ VAR. Dans l'édition des *Œuvres de Saint-Evremond* on lit : madame Heland ; mais il y a d'Helang dans le manuscrit autographe.

⁷ Voyez Rabelais, liv. III, p. 59, t. III, p. 496, édit. 1741, in-4°.

XXIV.

RÉPONSE DE M. DE SAINT-ÈVREMOND

A LA LETTRE DE M. DE LA FONTAINE,
ÉCRITE A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Londres. — Décembre 1687.

Si vous étiez aussi touché du mérite de madame de Bouillon que nous en sommes charmés, vous l'auriez accompagnée en Angleterre, où vous eussiez trouvé des dames qui vous connaissent autant par vos ouvrages que vous connaît madame de la Sablière par votre commerce et votre entretien. Elles n'ont pas eu le plaisir de vous voir, qu'elles souhaitaient fort ; mais elles ont celui de lire une lettre assez galante et assez ingénieuse pour donner de la jalousie à Voiture, s'il vivait encore.

Madame de Bouillon, madame Mazarin, et monsieur l'ambassadeur¹, ont voulu que j'y fisse une espèce de réponse. L'entreprise est difficile ; je ne laisserai pas de me mettre en état de leur obéir.

Je ne parlerai point des rois ;
Ce sont des dieux vivants que j'adore en silence ;
Loués à notre goût, et non pas à leur choix,
Ils méprisent notre éloquence.
Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois
Du mérite passé de quelque autre vaillance,
Donner un tour antique à de nouveaux exploits,
C'est des vertus du temps ôter la connaissance.
J'aime à leur plaire en respectant leurs droits ;
Rendant toujours à leur puissance,
A leurs volontés, à leurs lois,
Une parfaite obéissance.
Sans moi leur gloire a su passer les mers ;
Sans moi leur juste renommée
Par toute la terre est semée ;
Ils n'ont que faire de mes vers.

Madame de Bouillon se passerait bien de ma prose, après avoir lu le bel éloge que vous lui avez envoyé. Je dirai pourtant qu'elle a des grâces qui se répandent sur tout ce qu'elle fait et sur tout ce qu'elle dit ; qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel, de savoir que d'agrément. En des contestations assez ordinaires, elle dispute avec esprit, souvent à ma honte avec raison ; mais une raison animée, qui pa-

¹ Barillon.

verain, et de véritable passion pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoique tous le dussent faire en ces places-là.

Ce n'est pas un vain fantôme
Que la gloire et la grandeur ;
Et Stuart en son royaume
Y court avec plus d'ardeur
Qu'un amant à sa maîtresse.
Ennemi de la mollesse,
Il gouverne son état
En habile potentat.
De cette haute science
L'original est en France :
Jamais on n'a vu de roi
Qui sût mieux se rendre maître,
Fort souvent jusques à l'être
Encore ailleurs que chez soi.
L'art est beau, mais toutes têtes
N'ont pas droit de l'exercer :
Louis a su s'y tracer
Un chemin par ses conquêtes.
On trouvera ses leçons
Chez ceux qui feront l'histoire :
J'en laisse à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.

Ces moutons, madame, c'est votre altesse et madame Mazarin. Ce serait le lieu de faire aussi son éloge, afin de le joindre au vôtre : mais, toutes réflexions faites, comme ces sortes d'éloges sont une matière un peu délicate, je crois qu'il vaut mieux que je m'en abstienne¹.

Vous vous aimez en sœurs : cependant j'ai raison
D'éviter la comparaison.
L'or se peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand orateur, quand ce serait un ange,
Ne contenterait pas, en semblables desseins,
Deux belles, deux héros, deux auteurs, ni deux saints.

Je suis avec un profond respect, etc.

¹ VAR. Dans l'édition des *Œuvres de Saint-Evremond*, après ce mot on lit ceux-ci : *Vous vivez en sœurs ; cependant il faut éviter la comparaison*. Les deux premiers vers qui suivent dans le texte le mot *abstienne* ne s'y trouvent pas, parce que l'idée qu'ils renferment est exprimée en prose : ainsi la lettre se termine par un quatrain.

rait de la passion aux connaisseurs médiocres, et que les délicats même auraient de la peine à distinguer de la colère dans une personne moins aimable qu'elle n'est.

Je passerai le chapitre de madame Mazarin, comme celui des rois, dans le silence d'une secrète adoration. Travaillez, monsieur, tout grand poète que vous êtes, à vous former une belle idée; et, malgré l'effort de votre esprit, vous serez honteux de ce que vous aurez imaginé, quand vous verrez une personne si admirable.

Ouvrages de la fantaisie,
Fictions de la poésie,
Dans vos chefs-d'œuvres inventés
Vous n'avez rien d'égal à ses moindres beautés.

Loin d'ici figurés usés,
Comparaisons aujourd'hui méprisées!
Ce serait embellir la lumière des cieux
Que de la comparer à l'éclat de ses yeux¹.

Et vous, beautés qu'on loue en son absence,
Attrait nouveaux, doux et tendres appas,
Qu'on peut aimer où les siens ne sont pas,
Empêchez-la de revenir en France;
Par tous moyens traversez son retour;
Jeunes beautés, tremblez au nom d'Hortense²:
Si la mort d'un époux la rend à votre cour,
Vous ne soutiendrez pas un moment sa présence.

La solidité de monsieur l'ambassadeur l'a rendu assez insensible aux louanges; mais, quelque rigueur qu'il tienne à son mérite, il est touché secrètement de celles que vous lui avez données.

Je voudrais que ma lettre fût assez heureuse pour avoir le même succès auprès de vous.

Vous possédez tout le bon sens
Qui sert à consoler des maux de la vieillesse:
Vous avez plus de feu que n'ont les jeunes gens;
Eux, moins que vous de goût et de justesse.

Après avoir parlé de votre esprit, il faut dire un mot de votre morale.

¹ VAR. Les huit vers suivants sont précédés, dans l'édition de *Saint-Évremond*, de trente-trois vers, et suivis de seize autres vers qui ne se trouvent pas dans les *Œuvres posthumes* et dans les *Œuvres diverses* de la Fontaine. Comme ces vers sont très-médiocres, il est probable que c'est l'auteur même qui les a retranchés. Ses éditeurs auront imprimé d'après son brouillon. Ceux qui voudraient les connaître peuvent recourir au t. V, p. 222 à 224, de l'édition des *Œuvres de Saint-Évremond*, qui présente encore quelques autres variantes que nous ne rapportons pas, parce que cette lettre de Saint-Évremond n'est placée ici que pour l'intelligence de celles de la Fontaine.

² Hortense Mancini, ou la duchesse de Mazarin.

S'accommoder aux ordres du destin,
Aux plus heureux ne porter point d'envie,
De ce faux air d'esprit que prend un libertin
Connaitre avec le temps comme nous la folie,
Et dans les vers, jeu, musique et bon vin,
Entretenir son innocente vie,
C'est le moyen d'en reculer la fin.

M. Waller¹, dont nous regrettons la perte sensiblement, a poussé la vie et la vigueur de l'esprit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Et, dans la douleur que m'apporte
Ce triste et malheureux trépas,
Je dirais en pleurant que toute muse est morte,
Si la vôtre ne vivait pas.

O vous, nouvel Orphée! ô vous, de qui la veine
Peut charmer des enfers la noire souveraine,
Et le terrible dieu qu'on appelle Pluton,

Daignez, tout-puissant la Fontaine,
Rendre Waller au jour, au lieu d'Anacréon²!

Puissiez-vous pousser la vie plus loin que n'a fait M. Waller!

Que plus longtemps votre muse agréable
Donne au public ses ouvrages galants!
Que tout chez vous puisse être conte et fable,
Hors le secret de vivre heureux cent ans³!

XXV.

A M. DE SAINT-ÈVREMOND.

Paris, ce 18 décembre 1687.

Ni vos leçons, ni celles des neuf Sœurs,
N'ont su charmer la douleur qui m'accable.
Je souffre un mal qui résiste aux douceurs,
Et ne saurais rien penser d'agréable.
Tout rhumatisme, invention du diable,
Rend impotent et de corps et d'esprit.
Il m'a fallu, pour forger cet écrit,
Aller dormir sur la tombe d'Orphée;
Mais je dors moins que ne fait un proscrit,
Moi dont l'Orphée était le dieu Morphée.
Si me faut-il⁴ répondre à vos beaux vers,
A votre prose et galante et polie.
Deux déités, par leurs charmes divers,

¹ M. Waller mourut le 21 octobre 1687.

² VAR. Saint-Évremond a encore ici retranché quelques lignes de prose et six vers faibles sur Waller. Voyez *Œuvres de Saint-Évremond*, t. V, p. 225.

³ VAR. Après ces vers, Saint-Évremond terminait cette lettre par dix autres vers relatifs à lui et à la duchesse de Mazarin, qu'il a avec raison retranchés, et qu'on trouvera dans ses *Œuvres*, t. V, p. 225.

⁴ Pourtant me faut-il.

Ont d'agrément votre lettre remplie.
Si celle-ci n'est autant accomplie,
Nul ne s'en doit étonner, à mon sens:
Le mal me tient, Hortense¹ vous amuse.
Cette déesse, outre tous vos talents,
Vous est encore une dixième muse:
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au printemps.

Voilà, monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier, aussitôt que je le devais, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritais une lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnaissant. Vous me louez de mes vers et de ma morale, et cela de si bonne grâce, que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

L'éloge qui vient de vous
Est glorieux et bien doux:
Tout le monde vous propose
Pour modèle aux bons auteurs.
Vos beaux ouvrages sont cause
Que j'ai su plaire aux neuf Sœurs:
Cause en partie, et non toute;
Car vous voulez bien sans doute
Que j'y joigne les écrits.
D'aucuns² de nos beaux esprits,
J'ai profité dans Voiture;
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sais qui fut son maître:
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

J'oubliais maître François³, dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui de maître Vincent⁴ et celui de maître Clément⁵. Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort savant en certain art de railleur, où vous excellez, je prétends en aller prendre de vous des leçons sur les bords de l'Hippocrène; bien entendu qu'il y ait des bouteilles qui rafraichissent. Nous serons entourés de nymphes et de nourrissons du Parnasse, qui recueilleront sur leurs tablettes les moindres choses que vous direz. Je les vois d'ici qui apprennent dans votre école à juger de tout avec pénétration et avec finesse.

Vous possédez cette science;
Vos jugements en sont les règles et les lois:

¹ Hortense Mancini, duchesse de Mazarin.

² De quelques-uns. Locution ancienne.

³ François Rabelais.

⁴ Vincent Voiture.

⁵ Clément Marot.

Outre certains écrits que j'adore en silence,
Comme vous adorez Hortense et les deux rois⁶.

Au même endroit où vous dites que vous voulez rendre un culte secret à ces trois puissances, aussi bien à madame Mazarin qu'aux deux princes, vous me faites son portrait en disant qu'il est impossible de le bien faire, et en me donnant la liberté de me figurer des beautés et des grâces à ma fantaisie. Si j'entreprends d'y toucher, vous défiez en son nom la vérité et la fable, et tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agréables, et propres à enchanter. Je vous ferais mal ma cour si je me laissais rebuter par de telles difficultés. Il faut vous présenter votre héroïne autant que l'on peut. Ce projet est un peu vaste pour un génie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendrait mieux qu'à moi, que l'on a cru jusqu'ici ne savoir représenter que des animaux. Toutefois, afin de vous plaire, et pour rendre ce portrait le plus approchant qu'il sera possible, j'ai parcouru le pays des Muses, et n'y ai trouvé en effet que de vieilles expressions que vous dites que l'on méprise. De là j'ai passé au pays des Grâces, où je suis tombé dans le même inconvénient. Les Jeux et les Ris sont encore des galanteries rebattues, que vous connaissez beaucoup mieux que je ne fais. Ainsi le mieux que je puis faire est de dire tout simplement que rien ne manque à votre héroïne de ce qui plaît, et de ce qui plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage?
Hortense eut du ciel en partage
La grâce, la beauté, l'esprit: ce n'est pas tout;
Les qualités du cœur, ce n'est pas tout encore;
Pour mille autres appas le monde entier l'adore,
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
L'Angleterre en ce point le dispute à la France:
Votre héroïne rend nos deux peuples rivaux.
O vous, le chef de ses dévots,
De ces dévots à toute outrance,
Faites-nous l'éloge d'Hortense!
Je pourrais en charger le dieu du double mont;
Mais j'aime mieux Saint-Évremond.

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit? Puisque vous voulez que la gloire de madame Mazarin remplisse tout l'univers, et que je voudrais que celle de madame de Bouillon allât au delà, ne dormons ni vous ni moi que

⁶ Louis XIV et Jacques II.

nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous chevaliers de la Table Ronde: aussi bien est-ce en Angleterre que cette chevalerie a commencé. Nous aurons deux tentes en notre équipage, et au haut de ces deux tentes les deux portraits des divinités que nous adorons.

Au passage d'un pont, ou sur le bord d'un bois,
Nos hérauts publieront ce ban à haute voix:
MARIANNE¹ SANS PAIR, HORTENSE² SANS SECONDE,

VEULENT LES CŒURS DE TOUT LE MONDE.

Si vous en êtes cru, le parti le plus fort
Penchera du côté d'Hortense;

Si l'on m'en croit aussi, Marianne d'abord
Doit faire incliner la balance.

Hortense ou Marianne, il faut y venir tous;
Je n'en sais point de si profane
Qui, d'Hortense évitant les coups,
Ne cède à ceux de Marianne.

Il nous faudra prier monsieur l'ambassadeur³

Que, sans égard à notre ardeur,
Il fasse le partage, à moins que des deux belles
Il ne puisse accorder les droits,

Lui dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles
Pour accorder ceux de deux rois.

Nous attendrons le retour des feuilles et celui de ma santé; autrement il me faudrait chercher en littérature les aventures. On m'appellerait le chevalier du rhumatisme: nom qui, ce me semble, ne convient guère à un chevalier errant. Autrefois, que toutes saisons m'étaient bonnes, je me serois embarqué sans raisonner.

Rien ne m'eût fait souffrir, et je crains toute chose;
En ce point seulement je ressemble à l'Amour.
Vous savez qu'à sa mère il se plaignit un jour
Du pli d'une feuille de rose:
Ce pli l'avait blessé. Par quels cris forcenés
Aurait-il exprimé sa plainte,
Si de mon rhumatisme il eût senti l'atteinte?
Il eût été puni de ceux qu'il a donnés.

C'est dommage que M. Waller nous ait quittés, il aurait été du voyage. Je ne devrais peut-être pas le faire entrer dans une lettre aussi peu sérieuse que celle-ci. Je crois toutefois être obligé de vous rendre compte de ce qui lui est arrivé au delà du fleuve d'Oubli. Vous regarderez cela comme un songe, si c'en peut être un; cependant la chose m'est demeurée dans l'esprit comme je vais vous la dire.

Les beaux esprits, les sages, les amants,
Sont en débat dans les champs Élysées;

¹ Marianne Mancini, duchesse de Bouillon.

² Hortense Mancini, duchesse de Mazarin. ³ Barillon.

Ils veulent tous en leurs départements
Valler pour hôte, ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit: — J'ai vos raisons pesées;
Cet homme sut en quatre arts exceller:
Amour et vers, sagesse et beau parler.
Lequel d'eux tous l'aura dans son domaine? —
Sire Pluton, vous voilà bien en peine!
S'il possédait ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter; car, quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, et suis fort aise que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un libertin. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un livre;
Mais la raison m'oblige à vivre
En sage citoyen de ce vaste univers:
Citoyen qui, voyant un monde si divers,
Rend à son auteur les hommages
Que méritent de tels ouvrages.

Ce devoir acquitté, les beaux vers, les doux sons,
Il est vrai, sont peu nécessaires;
Mais qui dira qu'ils soient contraires
À ces éternelles leçons?

On peut goûter la joie en diverses façons:
Au sein de ses amis répandre mille choses,
Et, recherchant de tout les effets et les causes,
À table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau,
Raisonner avec eux sur le bon, sur le beau,
Pourvu que ce dernier se traite à la légère,
Et que la nymphe ou la bergère
N'occupe notre esprit et nos yeux qu'en passant.
Le chemin du cœur est glissant:
Sage Saint-Evremond, le mieux est de m'en taire,
Et surtout n'être plus chroniqueur de Cythère,
Logeant dans mes vers les Chloris,
Quand on les chasse de Paris.
On va faire embarquer ces belles;
Elles s'en vont peupler l'Amérique d'Amours⁴.
Que maint auteur puisse avec elles
Passer la ligne pour toujours!
Ce serait un heureux passage.

Ah! si tu les suivais, tourment qu'à mes vieux jours
L'hiver de nos climats promet pour apanage!
Triste fils de Saturne, hôte obstiné d'un lieu,
Rhumatisme, va-t'en: suis-je ton héritage?

⁴ Dans le temps que M. de la Fontaine écrivit cette lettre, on fit enlever à Paris un grand nombre de courtisanes, qu'on envoya peupler l'Amérique. (Note de l'éditeur de Saint-Evremond, t. V, p. 255.) On peut consulter, sur ces exécutions de la police de Paris, la note 58 du liv. V de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, première édition, 1820, p. 465.

Suis-je un prélat? Crois-moi, consens à notre adieu;
Déloge enfin, ou dis que tu veux être cause
Que mes vers, comme toi, deviennent malplaisants.
S'il ne tient qu'à ce point, bientôt l'effort des ans
Fera sans ton secours cette métamorphose,
De bonne heure il faudra s'y résoudre sans toi.
Sage Saint-Evremond, vous vous moquez de moi:
De bonne heure! est-ce un mot qui me convienne encore,
À moi qui tant de fois ai vu naître l'aurore,
Et de qui les soleils se vont précipitant
Vers le moment fatal que je vois qui m'attend?

Madame de la Sablière se tient extrêmement honorée de ce que vous vous êtes souvenu d'elle, et m'a prié de vous en remercier. J'espère que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous, et que j'en obtiendrai plus aisément l'honneur de votre amitié. Je vous la demande, monsieur, et vous prie de croire que personne n'est plus véritablement que moi votre, etc.

XXVI². — AU PÈRE BOUHOURS.

Paris, novembre ou décembre 1687.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Sans un rhumatisme, qui m'empêche presque de marcher, et d'aller plus loin que la rue Saint-Honoré, j'aurais été vous remercier du plaisir que m'ont fait vos *Dialogues*; tout y est bien remarqué, et d'un goût exquis; tout y est parfaitement écrit; car vous êtes un de nos maîtres. Madame de la Sablière est aussi très-satisfaite de cet ouvrage. Votre traduction sur les quiétistes est aussi de bonne main; mais j'aurais voulu que vous eussiez employé votre talent sur une autre matière que celle-là, et ayant un autre original. Une chose qui est tout à fait de mon goût, simplement et élégamment écrite, et avec beaucoup de jugement, c'est l'é-

¹ Voyez la fable intitulée *la Goutte et l'Araignée*, livre III, fable VIII, p. 51.

² J'ai copié cette lettre du fac-simile dans l'*Iconologie française*. L'original appartient à M. Parison. Pour la date, elle est de moi; elle est justifiée par la lettre ci-dessus du 18 décembre 1687, par la date de l'ouvrage du père Bouhours, par les lettres de Sévigné (2 décembre 1687, tome VIII, p. 50, édition de M. Monmerqué). L'ouvrage du père Bouhours est intitulé *la Manière de Penser dans les ouvrages d'esprit, Dialogues*; 1687, in-4°, achevé d'imprimer le dernier octobre.

loge que vous avez fait du pauvre père Rapin: cela me plaît fort.

Je suis, mon révérend père,

Votre humble et très-obéissant
serviteur,
DE LA FONTAINE.

XXVII. — A M. L'ABBÉ VERGER¹.

A DOIS-LE-VICOMTE².

De Paris, le 4 juin 1688.

C'est pitié, monsieur, que de nous autres pauvres mortels. Je trouve heureuse madame d'Hervart³ de ne tenir de l'humaine condition qu'autant qu'il lui plaît. Nous ne lui ressemblons guère en cela, et avons beau nous munir de préservatifs contre l'attaque des passions, elles nous emportent à la première occasion qui se présente, comme si nous n'avions fait résolution aucune de leur résister. Voilà un commencement bien moral; je ne sais si la suite sera pareille.

Qu'avait affaire M. d'Hervart de s'attirer la visite qu'il eut dimanche? Que ne m'avertissait-il? Je lui aurais représenté la faiblesse du personnage, et lui aurais dit que son très-humble serviteur était incapable de résister à une fille de quinze ans qui a les yeux beaux, la peau délicate et blanche, les traits de visage d'un agrément infini, une bouche et des regards!... Je vous en fais juge; sans parler de quelques autres merveilles, sur lesquelles M. d'Hervart m'obligea de jeter la vue. Que ne me fit-il la description tout entière de mademoiselle de Beaulieu⁴? Je serais parti avant le diner; je ne me serais pas détourné de trois lieues comme je fis, ni n'aurais été comme un idiot me jeter dans Louvres, c'est-à-dire dans un village qui

¹ Sur ce qui concerne Vergier, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 494.

² Château et terre appartenant à M. d'Hervart.

³ Sur M. d'Hervart, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, troisième édition, p. 440; et les *Ouvrages de Vergier*, édit. de 1750, t. II, p. 119, 146, 153, 158, 161 et 275.

⁴ Sur ce qui concerne mademoiselle de Beaulieu, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 486 et 495, ainsi que les *Ouvrages de Vergier*, édition de 1750, t. I, p. 159, et t. II, p. 1 et 142.

n'en est éloigné que d'un quart de lieue, plus loin de Paris que n'en est Bois-le-Vicomte. La pluie me fit arrêter près de deux heures à Anay. J'étais encore à cheval, qu'il était près de dix heures. Un laquais, le seul homme que je rencontrai, m'apprit de combien j'avais quitté la vraie route¹, et me remit dans la voie en dépit de mademoiselle de Beaulieu, qui m'occupait tellement que je ne songeais ni à l'heure ni au chemin. Mais cela ne servit de rien : il fallut gîter au village. Vous voyez, monsieur, que, sans la visite qu'elle nous fit, je n'aurais pas eu un gîte dont il plaise à Dieu vous préserver. J'eus beau dire l'oraison de Saint-Julien², mademoiselle de Beaulieu fut cause que je couchai dans un malheureux hameau. Elle m'a fait consumer trois ou quatre jours en distractions et en rêveries, dont on fait des contes par tout Paris. Vous conterez, s'il vous plaît, à la compagnie l'Iliade de mes malheurs. Non que je veuille vous attrister; quand je le voudrais, on ne plaint guère les gens de mon âge qui retombent dans ces erreurs.

Ma lettre vous fera rire.
Je vous entends déjà dire :
Cet homme n'est-il pas fou
Dans l'entreprise qu'il tente?
Il est plus près du Pérou
Qu'il n'est du cœur d'Amarante.

Vous aurez raison de parler ainsi, j'en conviens.

Amarante est jeune et belle;
Je suis vieux sans être beau,
Et vais pour quelque rebelle
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je songe en mon cerveau
De combien peu d'apparence
Serait pour moi l'espérance
De la toucher quelque jour,
Plus je vois que c'est folie
D'aimer fille si jolie,
Sans être le dieu d'Amour.
Amarante et le printemps
Ont un air qui se ressemble :
Voici comme je prétends
Que l'on les compare ensemble.

¹ La Fontaine avait, par distraction, en sortant de l'allée de Bois-le-Vicomte, continué son chemin tout droit par une route de traverse qui, passant par Tremblay et Roissy, conduit droit à Louvres, au lieu de tourner à gauche sur la grande route qui mène à Paris.

² Le patron des voyageurs.

Par les lis premièrement
J'entame ce parallèle,
Soupçonnant aucunement
Ceux qu'Amarante recèle.
Je suis trompé si son sein
N'en est un plein magasin.
Le mal est que ce sont choses
Pour vous et moi lettres closes.
Nous sommes simples mortels :
Il faut offrir des autels
A ces lis; nul diadème
N'est digne d'en approcher,
Bien moins encor d'y toucher.
Je crois que Jupiter même,
Tout Jupiter qu'il se dit,
N'en aurait pas le crédit.
Sans l'hymen et son attache.
Ces endroits délicieux
Pour nos mains et pour nos yeux
Ne sont pas faits, que je sache.
Que ne suis-je de ces dieux
Nommés rois en ces bas lieux !
Bientôt par moi ces deux titres,
A la belle dédiés,
Se verraient mis à ses pieds;
Et vous, bientôt vous auriez
Le revenu de deux mitres :
L'une est Saint-Germain des Prés;
L'autre, Saint-Denis en France.
Voilà votre révérence
Ayant musique, où l'on va
Plus souvent qu'à l'Opéra.
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnêtes personnes :
C'est à vous sagement fait.
Hélas ! ce n'est qu'un souhait :
Votre table est renversée,
Votre marmite est cassée.
Peu chanceux, et vous et moi,
Nous n'avons eu de nos vies,
Moi, l'encolure d'un roi,
Ni vous, celle, en bonne foi,
D'un homme à deux abbayes.

Pour revenir à nos lis,
Ils sont relevés de roses,
Ceux-là tout nouveaux fleuris,
Celles-ci fraîches écloses.
Ici la comparaison
De la nouvelle saison
Cloche un peu, je vous l'avoue;
Et la beauté que je loue,
Par ces trésors éclatants,
Fait honte à ceux du printemps.
Comment pourrais-je décrire
Des regards si gracieux ?
Il semble, à voir son sourire,
Que l'Aurore ouvre les cieux.
Il faut aimer Amarante
D'une ardeur persévérante.

Adieu, volages amours;
Selon l'objet, la constance :
Celui-ci, j'en ai croyance,
M'arrêtera pour toujours.

Si ceci plaît à la belle,
Dites-lui que les neuf Sœurs
Me font réserver pour elle
Encore d'autres douceurs.
Cette saison printanière
Ne sera pas la dernière
Des comparaisons qu'Amour
Va m'inspirer à la cour
De cette jeune bergère.
Une autre fois, je l'espère,
Je ferai, moyennant Dieu,
Quelque reine de Cythère,
D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ai pas besoin de vous exhorter à prendre la chose un peu moins tragiquement que ne le comporte mon aventure. Il me semble même que ces vers-là ne sont nullement tragiques. Vous pouvez vous moquer de moi tant qu'il vous plaira, je vous le permets; et, si cette jeune divinité qui est venue troubler mon repos y trouve un sujet de se divertir, je ne lui en saurais point mauvais gré. A quoi servent les radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles? Si mademoiselle de Gouvernet est encore à Bois-le-Vicomte, je vous conjure de lui dire, de ma part, que sa présence doit avoir fort embelli un lieu auquel je ne croyais pas qu'il se pût rien ajouter. Vous ornerez ce discours des choses les plus gracieuses que vous pourrez, et que vous jugerez les plus convenables à une personne que les grâces ne quittent point. Adieu, monsieur; je suis tout à vous.

.....
XXVIII.

RÉPONSE DE M. L'ABBÉ VERGER

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

De Bois-le-Vicomte, juin 1688.

N'en soyez point en peine, monsieur; le récit de vos malheurs n'a point fait verser de larmes : on a eu là-dessus toute la fermeté que vous pouviez souhaiter; et il n'est pas jusqu'à madame d'Hervart qui, toute bonne qu'elle est,

n'en ait été fort divertie. Enfin tout le monde en a ri, et personne n'en a été surpris.

Que vous vous trouviez enchanté
D'une beauté jeune et charmante,
L'aventure est peu surprenante :
Quel âge est à couvert des traits de la beauté ?
Ulysse au beau parler, non moins vieux, non moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne se vit-il pas, malgré lui,
Arrêté par l'amour sur maint et maint rivage ?
Qu'en quittant cet objet dont vous êtes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare.
Hé ! qui pourrait être surpris
Lorsque la Fontaine s'égare ?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse.
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille, ou ceux de sa fortune,
Ne causent jamais son réveil :
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au sommeil ;
Il se lève au matin, sans savoir pour quoi faire ;
Il se promène, il va, sans dessein, sans sujet ;
Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

On s'étonne seulement, monsieur, que vous ne vous soyez égaré que de trois lieues. Selon l'ordre et les lois du mouvement, étant une fois ébranlé, vous deviez aller sur la même ligne tant que terre et votre cheval auraient pu vous porter, ou du moins jusqu'à ce que quelque muraille opposée à votre passage vous fit changer de route; et cette présence d'esprit doit vous justifier entièrement des distractions dont on vous accuse.

En parlant d'Ulysse, je fais réflexion que le titre d'Odyssée conviendrait peut-être mieux à vos aventures que celui d'Iliade que vous leur donnez. En effet, les erreurs de ce héros ne me paraissent pas avoir peu de rapport avec votre voyage. Je ne trouverais qu'une différence entre Ulysse et vous.

Ce héros s'exposa mille fois au trépas;
Il parcourut les mers presque d'un bout à l'autre,
Pour chercher son épouse et revoir ses appas.
Quels périls ne courriez-vous pas.
Pour vous éloigner de la vôtre !

Mais la différence est petite, et il fallait bien que cette comparaison eût la destinée de tou-